

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. HENRI GERVEX

PAR

M. ANDRÉ DEVAMBEZ

Lue dans la séance du samedi 7 juin 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^o

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT.
1930. — 10.



165855

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. HENRI GERVEX

PAR

M. ANDRÉ DEVAMBEZ

MESSIEURS,

Parler d'Henri Gervex, c'est évoquer toute une période de l'Art français que ne peuvent guère concevoir ceux qui ne l'ont pas connue, tant le monde artistique s'est fait différent de ce qu'il était alors. Ceux qui l'ont vécue, la revoient à travers un souvenir voilé, et elle peut leur apparaître douce et délicieuse.

C'était l'époque où de nouvelles voies s'ouvraient à la peinture, voies révolutionnaires, mais dirigées vers une révolution signifiant progrès, et capable de remplacer ce qu'elle voulait détruire. Il s'agissait, à la suite des impressionnistes, d'ouvrir les fenêtres sur la nature;

d'introduire le plein air, avec sa science de la décomposition des tons, des reflets, et de donner à la couleur, comprise de cette façon, une place inconnue jusqu'alors d'ans l'histoire de l'Art.

C'était l'époque, hélas! lointaine, où il semble que la vie des artistes était plus belle, qu'ils respiraient un autre air, qu'il y avait une joie de vivre dans la lumière et le soleil. La France se remettait de ses désastres et connaissait une ère de prospérité que ne connaît pas notre grande victoire. La vieille aristocratie, ainsi qu'une bourgeoisie riche et florissante, aimait les artistes, les peintres surtout, et les adoptait comme ses enfants chéris. Qui de nous, ne se rappelle le Palais de l'Industrie où le Tout Paris venait s'écraser le jour du Vernissage. C'était alors un événement sensationnel que la Presse célébrait par des suppléments spécialement édités pour ce grand jour; car il marquait, en même temps que la fête de l'Art, la fête de l'Élégance. En effet, les jolies femmes l'avaient choisi pour le lancement de leurs plus belles toilettes. Le quartier de Villiers se couvrait de petits hôtels : les peintres gagnaient beaucoup d'argent et quelques uns faisaient fortune...

C'est alors que naquit et se développa le talent d'Henri Gervex. Nul milieu ne pouvait être plus favorable à l'épanouissement de toutes ses qualités. La nature l'avait doué de mille dons. Artiste étincelant, à la fois robuste et élégant, aimant surtout la vie, fort de tout ce que l'étude d'un solide métier peut apprendre, beau peintre, il peignait avec la joie de vivre et de peindre, avec une palette heureuse, et fut un des premiers adeptes du *plein*

air — un pleinairiste comme on disait alors. Disciple des Maîtres, mais aussi homme de son temps, il aimait les audaces, mais n'embrassait dans les idées nouvelles que ce qui pouvait s'allier à la science de l'Art. S'il eut, à son époque, l'allure d'un révolutionnaire, il n'a jamais oublié qu'une œuvre demande de la peine, et que, pour être radieuse et éclater en pleine santé, elle doit, avant tout, être faite avec le respect et le souci d'une belle exécution mettant en lumière la valeur des recherches et des idées. Aux qualités de l'artiste, il joignait celles d'un parfait homme du monde, cultivé, spirituel, et d'une amabilité sympathique.

Son premier maître, Pierre Brisset, ancien Grand Prix de Rome, l'avait fait entrer à l'atelier Cabanel, que l'Empereur venait de créer à l'École des Beaux-Arts, en même temps que ceux de Gérôme et de Pils. Là il connut Henri Regnault, Bastien-Lepage, Besnard, Humbert, Forain, Roll, Dagnan-Bouveret, et d'autres encore qui devaient devenir de grandes illustrations de l'Art français.

J'ai le très grand regret de n'avoir pas connu Henri Gervex et ma tâche, ayant à retracer la vie de mon grand prédécesseur, eut été bien lourde si un livre consacré à ses « Souvenirs », pieusement recueillis par son neveu Jules Bertaut, ne me l'avait fait connaître. C'est ce livre dont je me suis en grande partie inspiré, que je devrais vous lire à la place de cette notice. Il fourmille de détails pittoresques et charmants, telle la description de certain petit café, sis au coin de la rue La Rochefoucauld et de la rue Notre-Dame de Lorette où se réunissait une élite de jeunes gens et d'artistes déjà notoires, au milieu de laquelle

*

il me plaît de voir évoluer Henri Gervex étincelant de verve et d'esprit.

Il coudoyait là son grand ami Guy de Maupassant, Manet, Degas, Stevens, Henner, Reyer, Jules Noriac, Monselet, Renoir, Harpignies. Nous pouvons évoquer sans peine, mes chers confrères, cette salle de petit café, renfermant entre ses quatre murs et reflétant dans les glaces, les figures de ces consommateurs d'élite buvant des bocks et fumant des pipes et dont la célébrité a rayonné sur toute une époque. Quel précieux et intéressant groupe de portraits pour un Fantin Latour, un Degas et pour Gervex lui-même !

Gervex entra dans la mêlée et monta à l'assaut de la gloire à l'âge de vingt ans. Son premier Salon, en 1872, une *Baigneuse endormie* fut son premier succès, suivi chaque année d'un succès toujours plus grand, depuis *l'Autopsie*, peinture réaliste dont il fit les études sur nature dans les salles du vieil Hôtel-Dieu, jusqu'à sa belle toile *Rolla* qu'il exécuta, en 1878, à l'âge de vingt-six ans. Cette peinture que l'on peut admirer à une place d'honneur, au Musée du Luxembourg, parut si audacieuse, que M. Turquet, surintendant des Beaux-Arts, la fit enlever du Salon pour cause d'immoralité, ce qui, lorsqu'elle fut exposée chez un marchand de tableaux de la Chaussée-d'Antin, lui assura un immense succès. La foule s'écrasait pour la voir.

Puis ce fut la *Femme au masque* que lui posa un modèle d'alors et qu'il n'avait vêtue, pour faire chanter ses tons clairs, que d'un simple loup de velours noir. Un mari soupçonneux crut, dans cette nudité, reconnaître sa

femme; d'où provocation, duel et coup d'épée dans le bas ventre du mari, car Gervex était bon escrimeur.

Il avait le goût des vastes entreprises, et les grandes toiles tiennent dans son œuvre une place considérable. Ce sont les décorations qu'il exécuta de 1881 à 1883 pour la salle des mariages de la Mairie du XIX^e arrondissement et qu'il avait obtenues au Concours, le premier Concours de ce genre ouvert par la ville de Paris.

Associé à son ami Blanchon, il eut l'idée qui, à cette époque, fut très originale, de choisir ses sujets dans la vie même du quartier : *les Coltineurs au bassin de la Vilette*, *le Mariage civil*, et *le Bureau de bienfaisance*.

C'est aussi le beau tableau des *Communiantes*, à l'Église de la Trinité, à présent au Musée de Dijon, puis encore *le Jury du Salon en 1885*, *la Distribution des récompenses en 1889*, *le Plafond de la Salle des Fêtes*, à l'Hôtel de Ville, *le Banquet des Maires*, *le Plafond de l'escalier de la Cour des Comptes*.

Mais il se montra plus encore l'animateur des grandes scènes d'histoire contemporaine, dans ses deux immenses œuvres : *Panorama du siècle* et *le Couronnement du Tzar*.

Il conçut l'idée du Panorama, trois ou quatre ans avant l'Exposition de 1889. Il entreprit sur une toile de cent vingt mètres de long, sur vingt mètres de hauteur, de représenter, depuis les États Généraux de 1789 jusqu'à l'épanouissement de la troisième République, une longue suite de personnages célèbres, allant de Mirabeau jusqu'à Sarah Bernhardt. Que de difficultés il rencontra. D'abord pour obtenir un emplacement dans le Jardin des Tuileries, puis pour trouver les capitaux nécessaires. Il

en triompha, aidé par Alfred Stevens qui signa cette œuvre avec lui. Dans un heureux arrangement d'une légion de personnages, placés dans une grandiose architecture, Gervex a trouvé une de ses plus magistrales compositions. Ce panorama eut un énorme succès, mais l'Exposition finie, il fallut malheureusement le détruire. La toile fut coupée en morceaux et les épaves de cette belle œuvre furent partagées entre les actionnaires.

Dix mètres sur huit, quatre-vingts mètres carrés, telles étaient les dimensions du *Couronnement du Tzar* ! L'idée de cet immense tableau lui était venue au moment de l'enthousiasme de l'alliance franco-russe, alors que le Gouvernement de la République, affermi à l'intérieur, pouvait songer à de grandes alliances et tendait la main à l'Empire des tzars. La magnificence du sujet était tentante et Gervex se jeta dans cette grande aventure par amour de l'Art, pour son propre plaisir de peindre une grande toile. De sa propre initiative, il part pour Moscou le 18 mai 1896, et assiste dans cette ville, au splendide défilé de l'entrée de l'Empereur de toutes les Russies et de l'Impératrice. Grâce à un insigne qui doit lui ouvrir toutes les portes, il peut assister, seul de son espèce au milieu des grands dignitaires, à la magnifique cérémonie du couronnement, dans l'église cathédrale de l'Assomption. C'est là qu'il voit le sujet de son tableau. Il rassemble ses documents, revient à Paris, conçoit l'esquisse de son énorme composition, puis repart en Russie.

A Saint-Pétersbourg il attaque son travail, et recueille les portraits des deux cents personnages ayant assisté au Couronnement. Reçu avec affabilité par le Tzar et l'Im-

pératrice, qui l'accueillent avec une simplicité charmante, il peut obtenir quelques séances de ses augustes modèles et peindre, debout devant eux, en habit noir et cravate blanche, et chamarré de toutes ses décorations, ainsi que l'exigeaient les lois de l'étiquette.

C'était une formidable tâche, hérissée de difficultés, car les faveurs accordées à un artiste français n'avaient pas été sans froisser des susceptibilités à la Cour et dans le monde artiste russe. On espérait le trouver en faute, dans le dédale des préséances, des uniformes et des décorations, mais son irréprochable documentation ne permit à personne de le prendre en flagrant délit d'inexactitude.

Revenu à Paris, il exécute sa toile. Elle peut être prête pour figurer à l'Exposition Universelle de 1900, au Pavillon de l'Asie Russe, où l'on avait édifié une reconstitution de l'Église de l'Assomption, dont le tableau faisait le fond.

Puis, pour la troisième fois, il retourne en Russie, expose son œuvre qui obtient un succès considérable, est achetée par le Tzar et placée dans un des plus beaux monuments de Saint-Pétersbourg, le Cercle des Armées de terre et de mer. Il paraît qu'elle y est encore, épargnée par les Soviets, mais une grande banderole en calicot la surmonte avec cette inscription « Couronnement du dernier tyran ».

Il est curieux de penser que l'auteur de ces vastes compositions, que des foules ont pu admirer, aimait et cultivait un côté de son talent qui est resté, de par sa volonté, complètement ignoré du public. Je veux parler de ses paysages. Il a couvert des centaines de toiles et de petits

panneaux d'études, de notations faites à la campagne et dans ses voyages, et beaucoup sont de belles œuvres qui, à elles seules, auraient pu faire la réputation d'un paysagiste. Il prenait, à les exécuter en cachette, un véritable plaisir intime et c'est d'ailleurs dans ce contact constant avec la nature qu'il faut chercher le secret de sa riche palette, de cette couleur juste et vraie, toujours renouvelée qui a fait de lui un Maître du plein air dans ses tableaux comme dans ses portraits.

Car Gervex fut aussi un grand portraitiste et combien son œuvre dans ce genre est importante! M^{me} Valtesse de la Bigne; son fameux Docteur Péan au milieu de ses élèves (tous deux au Musée du Luxembourg); le célèbre groupe des fondateurs du journal *la République française*, avec Joseph Reinach, Emmanuel Arène, Jules Roche, Spuller, Waldeck-Rousseau; puis les portraits du prince Victor, du prince de Sagan, de Messager et tant d'autres...

Un de ses meilleurs qu'il nous fut donné de revoir à la dernière exposition du Cercle de la rue Boissy-d'Anglas est celui de M^{me} Gervex.

Et je ne peux lire cette notice sur le Maître disparu sans adresser un hommage à celle qui le connût mieux que personne, qui fut, intelligence sœur de la sienne, intimement liée à toutes ses pensées, qui le seconda dans sa vie d'artiste, et, toujours à ses côtés, l'accompagna dans ses voyages. Elle fut en Russie avec lui, l'aidant par sa présence à tenir dans cette cour splendide, soumise à toutes les lois d'une rigoureuse étiquette, le rang digne d'un grand nom de l'Art français.

La vie d'Henri Gervex est trop remplie pour que je puisse, dans cette notice, la raconter en détail, et parler de tous ses tableaux, tant son œuvre est grande. Elle lui aura donné les enivrements de la joie de créer et de peindre, et des succès triomphants qui le désignèrent aux honneurs. Il fut Commandeur de la Légion d'honneur, et notre Compagnie, dans laquelle il avait eu le grand désir d'entrer, lui ouvrit ses portes en 1913. Il y vint occuper le siège d'Aimé Morot.

Cependant sa vieillesse connut cette tristesse à laquelle échappent difficilement ceux qu'une évolution désordonnée des idées atteint dans leurs convictions profondes. Aimant les hardiesses autant qu'elles peuvent servir la cause de l'Art, prêt à accueillir toute tentative, pourvu qu'elle fût sincère — lui qui avait défendu Manet et Renoir — il a vu se former et monter un flot de conceptions nouvelles, à base de mépris pour ce qui est beau; il a vu la vulgarité et la déformation érigées en École. Il s'est éteint, l'année dernière, à l'âge de soixante-dix-sept ans, en cette époque décevante où dans une course effrénée, dirigée on ne sait que trop vers quels buts le goût du jour va à l'extravagance et à la laideur et surtout à tout ce qui est mal fait.

Puissent son art, sa science et sa conscience, être pour nous, comme il l'eût souhaité lui-même, un réconfort et un exemple.